

Filigranes a l'ambition de se mettre en conformité avec la « nouvelle orthographe ». Conformément à la décision de l'Académie française, « aucune des deux graphies [ni l'ancienne, ni la nouvelle], ne peut être considérée comme fautive ».

Monde réel, mondes imaginés

Xavier Lainé	Éditorial	3
Sandra Faure	Avant-propos	5

Blessures

Charlotte Pereira	La ville Agonie	6
Geneviève Liautard	La chambre bleue...	8
Teresa Assude	Mécanique altérée	9
Chantal G. Blanc	Mes petits soldats	10
Michèle Monte	Rêve à tenir debout	11
Agnès Petit	Cycles	12
Jeannine Anziani	Des oliviers, la mer, des femmes et des hommes...	14
Jacqueline L'Hévéder	Reset	16
Anne-Marie Suire	Rouge, vert, noir, blanc	18

Lignes du temps

Sabrina Barbaste	La rosée des jours	21
Annie Christau	Changer de monde	22
Jean-Jacques Maredi	Palais pas laid	24
Laure-Anne Fillias-Bensussan	Marseille sépia, avec figures à l'encre	26
Gervaise Ferron-Leroy	D'un monde à l'autre	28
Chantal Arakel	Entre ombre et lumière	29
Stella Ducros	Qu'en feront-ils ?	30

Autour de Jean Carzou

Jérôme Rigaud	Imaginer un monde réel	33
	Biographie de Jean Carzou	38
Ara Mkrtchian	Unir le passé et le présent	40

Traversées

Béatrice Paillet	L'imaginaire, une autre langue pour le réel	42
Michel Neumayer	Où est le paradis ?	44
Arllette Anave	L'Olympe n'est pas à vendre	46
Olivier Blache	Je marchais	47
David Turambar Kolacinski	La tour des cauchemars et des rêves perdus	48
Françoise Salamand-Parker	L'œuf de Pâques	50
Gislaine Arieu	Finalement	52
Xavier Lainé	Ouvrir la perspective des rêves	54

Illustrations

Jean Carzou	Couv.	20
		32
Xavier Lainé	Photographie	41

Gislaine Arieu	Maquette
-----------------------	----------

Contact et commandes	56
-----------------------------	----



Carzou, monde réel/monde imaginaire

L'artiste crée une œuvre qui doit être complétée par son public et est, par conséquence nécessairement imparfaite : c'est par les vides de l'œuvre que le lecteur y insuffle la vie.

Alberto Manguel, L'Apocalypse selon Dürer, Éditions Inventit, 2015

La première fois qu'on entre, on est un peu écrasé, oppressé par l'immensité des peintures.

Il faut prendre le temps de digérer, au sortir ou à l'entrée de temps apocalyptiques, pour commencer à voir derrière l'œuvre de Carzou toute la symbolique qu'elle nous révèle, conformément au sens étymologique du grec « apokalupsis » révélation, le verbe « apokaluptein » signifiant découvrir.

Le travail, par son ampleur et sa symbolique, ne laisse personne indifférent. Mais pour cela, il doit venir chatouiller l'imaginaire des passants qui s'y aventurent.

C'est cette rencontre entre l'œuvre monumentale et l'art d'écrire que la revue *Filigranes* a mise en place lors des Correspondances 2024 : déambuler, se laisser imprégner, et puis écrire, partager, découvrir la résonance secrète entre les mots et les peintures.

Une heure en immersion, errer dans la chapelle en laissant venir les mots, non pour décrire mais pour rebondir, creuser et aller à la recherche des symboles, des lumières crues, de la vie qui émerge dans un paysage désolé, laisser les mots trouver leur issue sur les pages, sans trop savoir ce qu'il faudra en faire.

Ils dorment, on les reprend, on se remet à l'ouvrage à distance : en filigrane, des oiseaux s'envolent, l'amour, dans un recoin, guette la fin des hostilités.

La musique des mots s'installe, parvient aux oreilles de ceux qui construisent la revue. Elle trouve place dans cette résonance active avec la vie passée, présente et à venir.

C'est un chemin de mots qui s'ouvre en éventail à partir de ce dôme pictural où l'histoire se pose un instant.

Qui dit chemin, dit stations, pauses, où laisser le chant respirer un peu.

Pour les uns, le regard s'arrête à la blessure, aux plaies ouvertes d'un monde en proie à de féroces appétits où l'humain peine à trouver sa place.

Pour d'autres, une ligne s'en vient de l'horizon onirique des tragédies pour nous relier à Chronos dans la course sans fin d'un temps qui semble ne jamais vouloir s'arrêter.

Écrire, enfin, est le véhicule qui nous permet de traverser, de ne pas nous laisser anéantir par la pesanteur des images, de déceler, ici et là, les signes de vie qui se font lignes d'espérance.

Désormais invisible, pour un temps indéterminé¹, l'œuvre de Carzou dort derrière une lourde porte. Les écrits réunis dans ce numéro spécial de *Filigranes* se font témoins de sa relation au monde.

Xavier Lainé
Manosque, 19 juin 2025

1 Par décision municipale de fermeture, à compter du 31 décembre 2024, afin de réaliser des travaux et recherche d'un repreneur privé)

Ce numéro de *Filigranes* a été réalisé en collaboration avec le Centre Carzou, la communauté d'agglomération Durance Lubéron Verdon, suite aux ateliers d'écritures animés par les membres du collectif de la revue dans la chapelle de la Présentation, le 8 septembre 2024.



Pour participer aux prochains numéros de *Filigranes* :

117 Géographies intimes :

à envoyer pour le 31 août 2025 textes, parution en janvier 2026

118 Au cœur de la ville :

textes à envoyer pour le 31 décembre 2025, parution en mai 2026

Les détails sur <http://filigraneslarevue.fr>

Avant-propos

Les acteurs culturels du territoire participent activement, au quotidien, à la préservation et à la valorisation de nos sites patrimoniaux. Le travail mené sur le bâtiment du Centre Carzou, édifice d'architecture religieuse accueillant l'Apocalypse de l'artiste Carzou, en est le symbole. Une période de fermeture temporaire est en cours afin de réaliser des travaux d'aménagement et le lancement d'un Appel à Manifestation d'Intérêt.

Cet ensemble, classé au titre des Monuments historiques, est un site patrimonial incontournable du paysage manosquin. Il est à la fois une curiosité architecturale pour les visiteurs de passage, et une référence artistique pour les passionnés de l'histoire des arts.

Les efforts menés par l'agglomération *Durance Luberon Verdon* et la ville de Manosque sont à la hauteur d'une ambition commune, celle de redonner à l'œuvre de Carzou le rayonnement international qu'il mérite.

La place des arts et de la culture sera, ces prochaines années, un atout essentiel dans la diffusion de l'identité de notre territoire et le développement de son attractivité touristique.

L'œuvre de Carzou est inspirante ! L'artiste convoque dans son œuvre, la peinture, la littérature, l'histoire, les sciences. Un héritage qui nous engage et que nous porterons.

Sandra Faure
Vice-Présidente de *Agglomération*
Déléguée au développement culturel

La ville Agonie

Je. Te. Vois.
Depuis. La tour. Fusée.
Tu. Es. Dessus.
Antenne.

H
O
M
M
E

DEGRADATION // // // LENTE // // // // SUFFOCANTE

La
ville
meurt.
Le bois
se
calcine.
Le fer
chauffe.

Pas
réel.
Pas
possible.

.....
.....
.....

La réalité
dévient
floue.

.....
.....
....

Le
sens
grésille.

.....

La ville ne sera
plus
une ville.

Les murs se
fissurent.
Les fenêtres
cassent.
Les toits
sont
infiltrés.

Les immeubles
hurlent.
Ils sont
dévorés
par
la ville.
Elle
engloutit
leurs
décombres.

Lentement.

P
O
U
V
O
I
R

Je. Te. Sens.
À. Travers. Les murs.
Je t'entends.
Entre les débris.

-
-
-
-
-
-
-
-
-
A
U
T
O
R
I
T
A
I
R
E
-
-
-
-
-
-
-
-
C
O
R
R
O
M
P
R
E
-

Peuple
.....
Étouffe.
ÉTOUFFE.
.....
Politique
.....
Écrase
ÉCRASE.
Citoyens.
Dis
.....
Population
s'éteint.
S'ÉTEINT.
...
Les âmes
deviennent
fantômes.
FANTÔMES.
.....
.....
Ils habitent
::
.....
la ville-cimetière.
CIMETIÈRE.
CIME-TIERS.

Les
Tours
Sombrent.
Les
Mots
Tombent.
Les
Amours
Meurent.
Ne
Reste
Que
La
Peur.
Fin
Lisible.
La
Ville
Il
N'est
Plus
Reste
Visible. Rien

pa
rition
de
la
ville.
.
.
.
.
.
.
Elle
s'eff
ace.

La chambre bleue

Dans sa fièvre nouvelle,
le printemps a jeté
au-delà du chemin
les bras des noisetiers
le cantonnier a bien vite brisé
la fougue des rameaux
en épargnant le nid
L'oiseau reviendra-t-il
habiter le chaos ?

Reviendras-tu
dans ta maison
éventrée sous les bombes ?
On voit le papier peint
C'était la chambre bleue
L'enfant ne grandira pas
dans le jardin d'Éden
C'était la chambre bleue
la chambre du bonheur
Elle est emplie de cendres
L'amandier est en fleur
debout dans les décombres
Il a gardé au creux
le secret de l'oiseau
Il essaie de percer
du monde le secret
avec ses propres mots
des couleurs dans les yeux
Il sait que rien ne dure
se prépare à l'exil
mais l'oiseau reviendra
ne connaît pas la guerre
la bêtise des hommes
qui jette sur les routes
des milliers d'innocents.

G.L.

Mécanique altérée

Il est habité son regard mélancolique
Engrenages, voies ferrées, lignes électriques
Il est habité son personnage
Bêtes fantastiques, agneaux et anges, femmes enchevêtrées
Il est habité par sa cathédrale de songes
Enfances perdues, enfants soldats, armes, destruction et guerre
Il est habité saisi par ce sentiment
Désolation, impuissance, prisonnier de ce qu'on lui cache
Il est habité ce silence agité
Lumière ocre, bleue, arc-en-ciel fragile, toujours présent

Terre crue, brûlée
Éclairée à peine sous les décombres
La lumière affleure dans l'attente
Des mots diffus sortis péniblement
Peines des lèvres presque muettes
Une goutte d'eau, pour l'amour du ciel

T. A.
En écho à *L'Apocalypse* de Carzou

Mes petits soldats

À l'intérieur du corps soigné, des milliers de petites flèches,
Des milliers de pics de métal, des milliers de petites plaques.
Fines, ces plaques hachent ma chair.
Jackpot ! Je suis le tiroir-caisse de la gentille machine à sous quand
il est choisi par la chance, bruit en moins, coupures en cadence.

Lames de rasoir vivaces
Larmes de silence tenaces.

J'ai mal et je n'ai pas mal, je crie dedans et pas dehors.
La peur m'étreint. Et après ?
Chaque fois, pire ou moins pire ?

Impuissante, réceptrice de
La limaille
Qui démaille
Qui cisaille
La canaille.

Mes chers petits soldats de fer,
Frappez et
Coupez,
Pillez, tuez les tueurs,
Jetez les déchets
De ces cellules adversaires.
Je vous garde comme cerbères,
Restez et
Guettez,
Veillez,
Fermez la porte,
Sauvez ma personne.
Merci, mes chers petits soldats de fer.

C. G.-B.

Rêve à tenir debout

« Dans les ruines, notre rose »
Mahmoud Darwich

Le garçonnet réclamait une histoire pour pouvoir s'endormir malgré la faim et le bruit des bombes. Son grand-père avait dit quelque part : « Nous avons besoin de mythes pour continuer à espérer, pour que la haine ne nous transforme pas en loups. » Alors, malgré le désespoir et la peur, il commença ainsi :

« Il y aurait une femme dans un nouveau jardin, une femme dont les cheveux s'élanceraient comme des branches d'arbre à la conquête du ciel, une femme abritant dans ses cheveux déployés des huppés et des mésanges, des rouges-gorges et des pinsons, une femme dont les pieds s'enracineraient dans la terre, une femme buissonnante, vêtue de feuillages frémissants, de limbes et de pétioles, de corolles et de calices, une grande femme-feuille rayonnant au milieu des villes dévastées, lumineuse et nourricière...

Et de ses mains partiraient mille routes pour enlacer la terre, mille routes pour sillonner le ciel...

Et sur ces routes, il y aurait des chevaux et des calèches, des amants et des enfants, des Arlequins et des Colombine...

Et dans les villes rebâties on entendrait toutes sortes de musiques : le cliquetis des haubans pour rêver de voyages, le vent dans les pins qui joue avec la mer, les mains qui frappent les tambours, et l'air qui vibre dans la flûte, les voix qui s'entremêlent, les volutes joyeuses des danses et des rondes... »

Le petit garçon s'était endormi dans la maison éventrée et sur la terre défigurée deux amoureux se tenaient par la main.

M.M.
(en écho à la femme-arbre de Carzou)

Cycles

Revenir là-dessus,
dessous ruines fermées
sans fumée. Toujours
pour un jamais plus.
Qu'est donc ce mot qui ressemble à l'autre ?
Celui d'hier ?
Un extra embauché à la onzième heure ?

Tout tourne autour.

Du vide qui ressemblait à un trop plein
gluant comme un hydrocarbure
énergisant comme un pétrole purifié.

Sortie noire - méconnaissable au passé -
reconnaissable au présent
inexistant au futur.

Mensonge du temps.
Tout tourne.
Petit monde - gros comme une graine
de moutarde
qui explose en gaz.

Sortie scintillante - mystère du chaos -

Rien ne tourne plus, ni ne s'aligne.
Il y a cet amalgame de clarté dans l'obscurité,
d'obscurité dans le jour figé dans un rictus,
cet amalgame de fausses notes et de vérités diées
seules audibles dans les mutismes de la chair.
Cet amalgame de colère
que je voudrais feu d'artifice, hélicoptère de surveillance.

Quelques billes roulant dans les entrailles
pour l'instant sans choc, sans bruit

Revenir - les yeux sur le mot -
pas les pas contraints à aller, pas la peau,
pas les paroles, soufflées, essoufflées
happées par la main du ciel qui ne lâchera plus.
Les prières sont dites, la messe est finie.

Demain je serai athée ou morte. Sera-t-il accueillant ?
Demain je serai comme hier et aujourd'hui,
nauséuse et oublieuse.

Maintenant
je le voudrais d'avant ma naissance
d'avant le moment de bascule
dans la douleur du monde.
Maintenant, je le voudrais...

A.P.

Des oliviers, la mer, des femmes et des hommes...

Il y a des questions sans réponse.

Elle devait aller avec lui à cette fête de la paix.

Mais leur petit garçon s'était mis à vomir dans la nuit. Une gastro probablement.

Alors elle avait décidé de rester.

Son mari était parti sans elle avec les copains et les copines. Insouciants, joyeux, impatients des promesses du festival de musique. Comment deviner qu'elle ne le reverrait plus, ni lui ni la plupart des autres ?

La fête de la paix s'étant transformée en une sorte d'apocalypse, une tragédie effroyable.

Aujourd'hui, elle espère. Croire que ce jour est le jour de son retour, qu'il est vivant et va être libéré. Dépasser l'horreur. Inventer un meilleur.

Elle ferme les yeux, imagine ses bras se refermer sur elle, ressent le gout de ses baisers. Bientôt, reprendre le cours de leur vie simple et tranquille.

C'est tout ce dont elle a besoin.

Ne pas écouter la petite voix discordante qui susurre méchamment : « Arrête de rêver, tu ne sais même pas s'il est mort ou vivant. Même pas la liste des otages qui vont être libérés. En plus, la radio vient de l'annoncer. L'échange est repoussé. Repoussé. Repoussé... »

Dans sa tête se succèdent à toute vitesse les images du chaos, du pire.

Chasser les images. Plutôt aller marcher dans la colline proche, au milieu des oliviers.

Les oliviers qui se moquent complètement des hommes. Qui ne cherchent qu'à produire des fruits savoureux et de l'huile à faire palpiter les papilles. Que leur importe, aux rameaux symboliques, que les hommes venant prendre soin d'eux se prénomment Ahmed ou Samuel ?

Il y a des questions sans réponse.

Mais, aujourd'hui il y croit.

Il regarde son fils jouer avec un ballon crasseux et trois autres gamins. Puis son regard s'attarde sur sa douce épouse, qui ne se plaint jamais, en train d'ajuster son foulard en discutant vivement avec deux autres mères.

Il est prêt à parier qu'elles parlent d'avant. Lui ne veut plus se souvenir.

Aujourd'hui est le jour du premier échange. Pourquoi ceux qui décident de leur sort ne parviendraient-ils pas à trouver un accord ?

Alors, lui, en cet instant, au milieu du camp, des tentes, des gravats et des détritrus, il visualise leur retour chez eux, dans le nord.

Surtout ne pas écouter la petite voix qui susurre méchamment : « Ta maison est détruite, les rues, les immeubles, les commerces, les écoles, tout est détruit. Il ne reste plus rien de ta ville. Les bombes qui sont tombées non loin de toi, le souffle terrifiant de cette apocalypse, étaient bien réels, non ? » Maudite idéologie et ceux qui l'instrumentent !

Stopper la petite voix. Visualiser sa boulangerie reconstruite, ses mains qui pétrissent la pâte, les premiers clients. Retrouver le cours de leur vie simple et tranquille. C'est tout ce qu'il souhaite.

En attendant, aller marcher le long de la longue plage. Au bord de la mer, qui se fout complètement des hommes venant jeter leurs filets dans ses eaux poissonneuses. Que lui importe, à la mer, qu'ils se nomment Jonathan, Ali, Pierre, Paul ou Jacques. Qu'ils prient celui-ci ou celui-là.

Alléluia. Inch Allah. Amen.

J.A.
dimanche 19 janvier 2025

Reset

Océan de douleurs-clac-, puits de sommeil-clac-, découpée/
reconstruite-clac-, émergence en monde autre.

Virent et voltent
lentement
dans l'air saturé
éclats de vie
brisures de rêves
frêles morceaux
d'entêtantes litanies
qui se posent
avec douceur
au sol
et restaurent le damier de la vie.

Se dresse,
m'offrant sa toute-puissance millénaire,
le Serpent-médecine
qui, anneaux déployés,
enveloppe l'encor fraîche blessure.
Toutes forces rassemblées en un seul bloc,
il contraint la déchirure.
Par les lueurs
jaillies de la fente de ses yeux,
il active, puis clôt
le cheminement hasardeux
de l'alchimie,
qui mène au renouveau.

Mon corps aspire,
s'imprègne,
se régénère

peau après peau.
Tout reprend forme.

Restauration du tableau abîmé /du vernis craquelé-clac-, du cadre endommagé /du support déglingué-clac-, peinture nouvelle plus vive /plus forte-clac-, opération « Reset » réussie.

J.L'H.

Rouge, vert, noir, blanc

Ils chevauchent quatre
Par-dessus les flots qui roulaient
Vagues scélérates comme
Des tonneaux des Danaïdes
Déversant acide débris immondices
Éclaboussant de leurs miasmes
Les côtes pour atteindre le Rouge
Des flammes qui embrasaient
Calanques pinèdes bosquets et forêts
Elles lèchent encore les dernières
Maisons en ruine

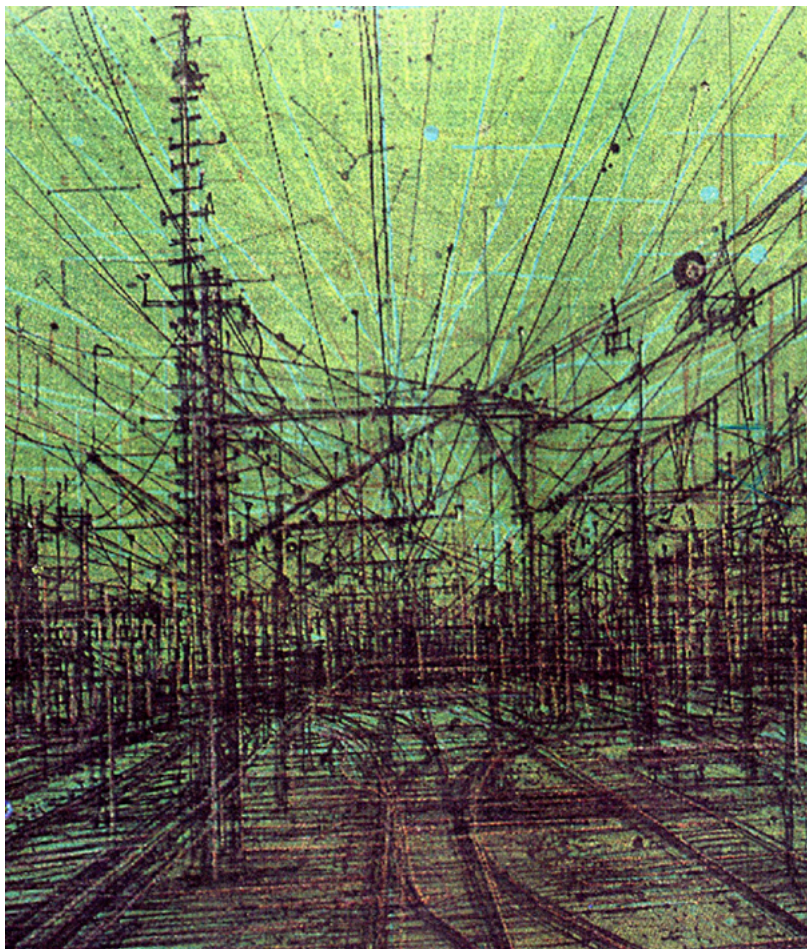
Un panache de fumée sombre
Tournoyait sur cette effusion rouge
Piqué des lances que formaient
Mâts derricks charpentes
Et poutres métalliques
Fureur de feu et de sang
Quand la paix avait abandonné
L'âme du monde

L'autre cavalier tenant
Une balance à la main
Caracolait plus loin où
Les flots grignotaient
La terre jaune du désert
Et celle d'un Vert
Non des prés au printemps
Mais comme l'eau saumâtre et le dollar
Là rien ne pousse que la faim
Sur le sol pétri de pestilences chimiques
Sous un soleil d'Hadès

Le troisième cavalier portant épée
Son cheval blême
Tournoyait sans fin sous l'escadre Noire
Volante qui suait des bombes
Comme on sème le blé

Enfin le premier
Sur son cheval Blanc
Suivi de l'ange au buccin
Va-t-il insuffler
Sagesse et paix
Le goût de la vie ?

A.M.S.



La rosée des jours

Je ne veux pas te perdre,
toi, ma part d'enfance,
cet émerveillement
de tous les instants,
à la vue d'un simple papillon blanc.

À mon grand désarroi,
le monde réel ne me suffit pas.
Trop terne, trop fade,
il y manque ce tout petit rien
qui change tout.
Ce petit grain de magie,
ce petit grain de folie,
ce pas de côté enjolivé.

Alors j'emparadise mes pensées
et plonge dans des portes aux étoiles dérobées.
La corneille à ma fenêtre,
un messager des dieux, peut-être...
Les oranges dans la corbeille,
mes soleils de l'hiver.

Le réel et l'imaginaire, au fond,
c'est un travail de dentellière :
crocheter le visible à l'invisible
par des fils ténus et fragiles.

Tisser sa réalité
comme un tapissier de haute lice,
avec des yeux d'impressionniste,
c'est dessiner les contours des choses
sur une vitre embuée par la rosée des jours.

S.B.

Changer de monde

Mais pourquoi regretter le temps de la jeunesse ? Légère, je dansais, les bras chargés d'enfants rieurs, je dansais. Parfois et même souvent, je pleurais aussi. Le soleil ne brillait pas tous les jours. J'avancais tête baissée dans un monde souillé, cadencé, cœur éraflé, rêves enfouis.

Lutte, lutte, lutte, sans sommeil ni repos.

Et puis, à force de couleuvres avalées, la vieillesse est arrivée. Me voilà transformée en robot sans avoir vu venir la métamorphose inéluctable.

Ligotée dans les mailles de la souffrance physique, je ne danse plus.

J'avance tête baissée dans un passage glauque, essayant de gravir une à une les marches d'un escalier imaginaire, fait de strates branlantes qui ne mènent à aucun palier.

Rien n'est sûr, toutes les voies sont hérissées de piques et de flèches.

C'est le royaume déshumanisé de l'informatique, mot de passe oublié, identifiant envolé, volé, qui suis-je ? Que suis-je devenue ? Y a-t-il quelqu'un pour me venir en aide ?

C'est le monde de la méfiance, de l'arnaque, de la peur. Je me tords dans les chaînes de la bureaucratie artificielle, je disparaîs dans le cloaque de la désinformation.

Rien ne peut expliquer cette force diabolique qui abolit peu à peu les fonctions de mon corps et enferme mon esprit dans un chaos incontrôlable.

Trop et trop peu...

Trop d'images, trop de violence, trop de guerres, trop peu d'amour.

Perte, perte, perte, cela ne cessera donc jamais !

Je déteste ce temps qui passe à une vitesse vertigineuse et pourtant prend la lenteur de la monotonie des jours.

Quelquefois, je m'attarde à regarder fleurir une fleur des champs, à écouter chanter un ruisseau, je me dis alors que j'ai de la chance de profiter de ce coin de nature, je rends grâce à la vie de m'accorder un jour de pluie.

J'imagine tout ce que je n'ai pas eu, sans rancune ni regrets, juste pour le plaisir de rêver. J'ouvre ma fenêtre sur la mer et les rochers, une petite maison sur le rivage, me voilà musicienne autodidacte, virtuose à la guitare, j'écris des chansons, je fais du vélo, je nage, je conduis comme un chef, jamais un accident, jamais un accrochage, la peur m'a quittée. Je suis sûre de moi, ma seule présence provoque un silence de respect et d'admiration, je m'exprime avec éloquence, les mots viennent à moi sans effort, je ne prends jamais de notes. Je parle plusieurs langues, je suis une autrice célèbre convoitée par tous les plateaux télé... Là, je vais un peu trop loin...

Je reviens à mon humilité, avec devoir de laisser une trace, de partager joies et tourments. Il me faut avancer contre le vent.

Allumer encore quelques couleurs. Arrondir encore quelques échardes.

A.C.

(D'après « la réalité rugueuse à étreindre », Rimbaud)

Palais pas laid

Selon le goût d'une ancienne époque friande d'architectures baroques, l'harmonie de ces volumes carrés se fond dans des rondeurs de perspectives rayonnantes, de sonores joailleries aquatiques, de sculptures massives mais légères, comme suspendues à des cascades d'escaliers et de colonnades impassibles. Somptueux décor de Calissanne, cet hymne à la Durance reste presque de marbre à différents chapitres de ma vie. Trop sage, j'ai traîné dans cette froide magnificence tous mes fantasmes d'école buissonnière de la Sixième à la Terminale. Collégien, lycéen, ami, confident, flirt, amant ou fiancé, j'y ai sublimé tant d'émois, de plus en plus nostalgique d'une petite enfance émerveillée par le zoo voisin. Car on m'y avait emmené si souvent m'ébahir d'un bestiaire survivant mais captif. Immense, pittoresque jardin fleuri de braillements et de roucoulares. J'y retourne parfois, seul ou accompagné, toujours avec une grande émotion colorée de joie mais aussi le cœur pincé par tout ce que je compte dans mes souvenirs. Je n'y retrouve plus l'odeur forte de la savane, de la brousse et de la jungle réunies sous le soleil marseillais, les sporadiques barrissements ni les rugissements désespérés qui couvriraient étrangement toute chanson d'oiseaux ou algarade de primates. Mes narines de gosse ont frémi jadis dans cet âcre apprentissage de la vie animale pour reconnaître bouse, crotte, purin et toute déjection que fleurit le réel, jusque dans ma bouche. Chaque fauve, chaque bestiole, chaque monstre d'écailles, de poils ou de plumes, mes oreilles encore neuves avaient appris peu à peu à les identifier par leurs supplications flottant dans l'air lointain. Tout s'est effacé depuis. Mais le lieu se ressemble encore, bien qu'aussi désenchanté que moi.

Je vois bien que la pierre s'érode ; la splendeur passée se ternit, ces fières statues aux aisselles moussues se noircissent de crasse et de pollution... sans parler des outrages acides de trop nombreux pigeons irrespectueux. Moi qui n'ai pas la peau si dure, je cache mon alopécie, m'assèche dans les plis de ma chair qui s'affaisse, brunie et tachetée sous ses sillons amers ; face à moi, ces jets d'eau triomphant en lumière, en gerbes continues, me font mal oublier les trahisons cruelles de ma vessie vétuste comme de ma prosaïque prostate.

Pour conjurer le mauvais sort, je subtilise une grosse pancarte blanche où deux mots ressortent en lettres majuscules vertes. PELOUSE INTERDITE. Aucun témoin à l'horizon. Ah si, zut : deux jeunes dames en short me dépassent en se tenant par la main. Le gravier crisse sous leurs sandales. Leur parcours respecte l'arrondi estival du talus. Dans ma tête, l'injonction municipale se déforme, se transforme en un titre de film très drôle et très tendre aussi mais jugé très subversif à sa sortie. Les promeneuses ne se retournent pas. Partageant la même rêverie, elles n'ont rien vu. L'amour les rend aveugles. Ou bien elles s'en fichent. Ou bien elles m'approuvent. Déjà elles s'éloignent, rapetissent, disparaissent. Je ramène à la nuit tombée le panneau chez moi, là où le béton pâlera de honte quand je lui collerai cet écriteau, avec la malédiction du gazon.

J.-J. M.

Marseille sépia, avec figures à l'encre

Colline Saint-Charles. Vieux lieu de culte de vieux dieux ? Lieu de guet, œil soldat sur les avides venus de la mer et les envahisseurs du Nord, œil chasseur sur les bêtes comestibles. Terre, mer, ciel.

1937. Temple du négoce, lieu haut du tourisme déjà, la Gare.

Le chemin de métal, jeune centenaire, grince orgueilleux sur cette butte tendue aux vents vers les juteux Outre-Mers ; il irrigue la France du négoce colonial.

Marseille, avant tous ces busy men and women s'éjectant des TGV, ces familles qui s'y recomposent le temps d'un week-end, ces touristes enrôlés dans les circuits qui promettent plus belle la vie.

1937. Exposition Universelle à Paris. Grande exhibition de techniques.

Mais les passages cloutés avaient encore des clous, les valises des sangles, mes grands-mères une gaine et des combinaisons. Marseille, gare et port-ruche du système a sa part du show.

Une petite fille d'Algérie, six ans, est revenue de la capitale par le train, vers cette gare où se pressent les gens magnétisés par la capitale.

C'est la deuxième vie de ses parents, des Italiens du siècle d'avant naturalisés français. Elle, toute petite, toute savante, tout émerveillée, leur gâtée. Sont sonnés encore des lumières parisiennes, du Louvre, de la tour Eiffel, du Sacré-Cœur, de Notre-Dame où ils ont péréliné.

Elle s'appelle Nelly.

C'est ma mère.

Coupe Louise Brooks, regard intense - photo perdue, hélas.

À Marseille à nouveau, avant le bateau de retour.

La ville leur ouvre l'éventail de cet escalier dont les statues, femmes-colosses nues, emblèmes des cinq continents, doivent aguicher la métropole, lui suggérant des fusions sensuelles avec l'inconnu au loin, siroccos ou moussons, et blés, fruits solaires, vignes, eucalyptus, hévéas.

Vous êtes ici chez vous, dans la modernité tonitruante. Prospérité à vous aussi, nourrices de la patrie : elles manifestent cette promesse maquignonne si mal tenue par la métropole.

Et ces Italiens pauvres qui aux colonies ont trouvé du travail la croient eux aussi avec une inaltérable candeur, même si ces beaux visages hybrides, leurs corps sculpturaux, ne ressemblent que de loin aux Africaines qu'ils côtoient, serves de leurs hommes serfs.

Le trio a-t-il séjourné à l'hôtel Terminus, au pied de cet escalier monumental, ce plein-la-vue de carte postale, pour la noria de curieux au souffle court de l'ascension ou de transitaires en vin de Mascara chargés comme mules ?

Mascara. Ville natale de l'homme que Nelly épousera un jour. Pas commerçant pour deux sous.

Mon père.

Sur le boulevard d'Athènes, encore pavé, Massalia sous Marseille, pépé a dû héler une calèche, semblable à celles des pays d'où ils viennent, pas encore folklore touristique. Mais l'odeur du gas-oil couvre déjà celle du crottin des bêtes plus que chez eux.

La petite rayonne, elle a des souliers neufs, tient la main de son père d'un côté, de l'autre celle de sa mère, foulard noué sous le menton au mistral. Avant que le paquebot tricolore ne les rapatrie vers leur autre France, cette jeune travestie aux dessous mités ; ils boivent en chemin un jus de raisin pressé dans une station uvale en ville.

1960. Le couple, mes grands-parents, se déracine encore. Pas bon pour les vieux arbres. Alors Marseille, juste de l'autre côté de l'eau. Là-bas, ça barde et il faudra sûrement abriter les jeunes.

1962. Pépé emmène ses petits-enfants débarqués rudement ici, à la *station uvale*, un parmi d'autres réconforts essayés. J'avais six ans. J'aimerais avoir pu lui sourire davantage.

1985. Butte Saint-Charles. Mon bercail de jeune mère s'y posa. Vue sur la bonne mer, les îles de la baie, les quais de la gare. Les trains venaient-partaient, crissaient-tchoutchoutaient. Parfois le vent apportait la sirène des bateaux au départ. Mon angelus.

Attentat en Méditerranée contre l'*Achile Lauro*, passagers juifs sélectionnés-tués, annula nos billets de bateau pour la Grèce. Pas le bon nom sur mon passeport. Deux enfants petits alors. Mauvais frissons. Mes pieds revenus tout au bord du trou de mon histoire.

Aujourd'hui. Suis plus près encore de la mer, près d'un cours bientôt voie de tram, en sursis comme sa station uvale : elle me rend mon grand-père à chaque passage, je lui dis merci en silence. Et à mes absents d'alors. Et ceux de désormais.

D'un monde à l'autre

Aujourd'hui la vision est celle d'un monde nouveau, une autre et neuve intelligence marque la spécificité de l'être humain, nous faisant vivre une autre réalité.

Le monde d'aujourd'hui, le numérique, le progrès, le monde toujours en marche, pourquoi ne tournerait-il pas avec l'autre ?

Qu'importe, mais on l'entend, comme un écho, *nous ne sommes pas du même Monde.*

Est-ce alors l'Autre que l'on ignore ?

Cet autre d'un autre Monde...

Culture et intelligence nous mènent à la sauvegarde d'un espace où l'esprit vit à l'aise, où le cœur se gonfle, assume sa marge de liberté.

On arrive, tout neuf, en ce monde, on y grandit, grandit, parmi les humains, pour y devenir cet Autre, et peu à peu appartenir au temps passé.

Abandonnant le présent, je deviens ce bout du passé qui traverse le présent... Je passe ainsi d'un monde à l'autre.

G. F.-L.

Entre ombre et lumière

Les nuages glissent au-dessus de ma tête
Le soleil vient percer la cotonnade
Les souvenirs jaillissent la porte s'ouvre
Sur l'insouciance de mon enfance
Est-ce la douceur de ces rayons
Qui me ramène vers de doux souvenirs ?
Les belles choses glissent sur une mer lisse
Je vogue au vent léger des bonheurs passés
Il y a tant d'années des siècles semble-t-il
Une rafale soudaine...
Le temps s'obscurcit mon esprit aussi
Je ferme ma veste j'ajuste mon écharpe
Les mailles du filet se resserrent
Et les tristes souvenirs pris au piège du sténopé
M'envoient des flashes douloureux
Mon âme grisonne je frissonne
Je glisse vers des ombres fantomatiques
Des images dont la noirceur abîme mon âme
Creusant un peu plus mes rides
Et pourtant... Si j'avais pu...
J'aurais auréolé ton esprit de pétales d'or
Je t'aurais aimée mieux encor'
J'aurais pavé ta route de velours
J'aurais enjolivé tes rêves fous
J'aurais défait un à un les maillons de tes démons
J'aurais sollicité les souffles aquilons
Pour te libérer de la foudre et des orages
Je me serais embastillé dans ton corsage
Pour te couvrir de baisers
J'aurais endimanché notre vie
Et pourtant... las si j'avais su...

Ch. A.

Qu'en feront-ils ?

Au commencement, dans ce Paradis nommé Terre,
ils étaient deux, Adam et Ève.
Sous l'œil sacré des gardiens,
ils nous guident à travers l'évolution des hommes.
Une infinité de possibles s'offre à eux.

Qu'en feront-ils ?
Tant d'espace vierge et abondant de ressources à la fois,
immense et vertigineux à en perdre l'équilibre, la raison.

Ambition, destruction, conquête jusqu'à sa perte,
Le mâle par le mal
imagine l'horreur, sème la terreur,
ne laissant derrière lui que des os.

C'est alors qu'elle apparaît.
Entre résille et grille, séduction et provocation,
la Femme s'impose.
Déesse créatrice de la vie,
spectatrice du désastre,
elle crée sans relâche un être nouveau.

Puis, au cœur de la chapelle,
telle un guide vers la Sagesse,
elle porte un espoir dans cette décadence.
Est-ce une compensation affective,
une fuite de la réalité,
une recherche hédoniste dans ce monde brutal ?

Alors, comme un espoir,
le couple, Adam et Eve modernisés, apparaît, côte à côte.
Partageant leurs yeux dans un regard commun,
ils imaginent une autre réalité.

Ironie du sort.

Que faire lorsque ce Paradis est devenu contre Nature ?

Faut-il trouver dans l'espace une nouvelle terre d'accueil ?

Qu'en feront-ils ?

Tant d'espace vierge et abondant de ressources à la fois,
immense et vertigineux à en perdre l'équilibre, la raison.

Ce vide, qu'on ne saurait laisser vierge,
devient l'occasion de nouvelles conquêtes,
un espace à remplir,
où satellites et débris, tournent désormais à l'infini,
dans la danse elliptique de l'Univers.

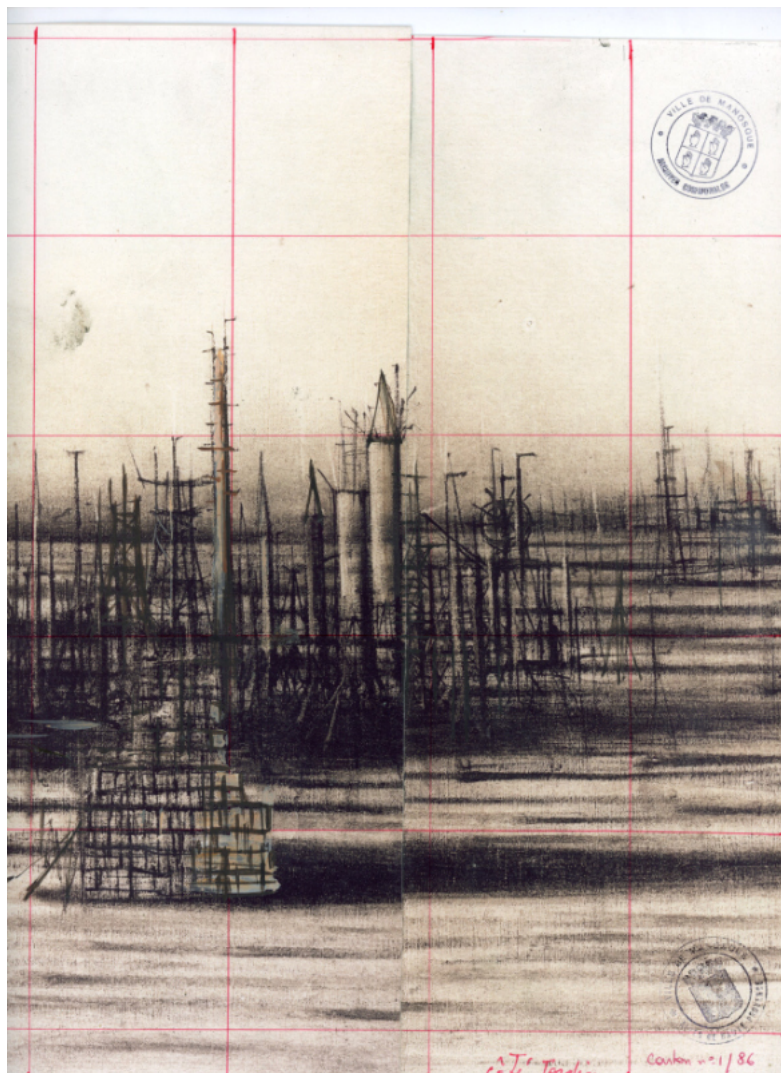
De retour vers l'entrée, la boucle est bouclée.

C'est l'heure du constat.

Dans le cycle continu de l'impermanence,
presque comme un soulagement,
le chaos touche à sa fin.

Quand tout cela ne sera plus,
quand la Nature aura repris sa place,
viendra le temps de comprendre les enseignements,
de poser un regard nouveau sur la Terre Mère qui nous accueille,
de s'entrevoir autrement pour co-crée à nouveau,
avec en toile de fond, l'Espoir.

Celui d'un monde plus humaniste,
où chacun, bourreau et victime,
se réveillerait de ce cauchemar
dont il est l'acteur conscient ou le pantin,
et trouverait la volonté, la force et le courage de faire autrement.



« Imaginer un monde réel »

À la rencontre de Jean Carzou

La revue *Filigranes*... ce recueil dans la chapelle.

Petit voyage dans le temps aux numéros 7-9 Boulevard Élémir Bourges à Manosque. En 1819, la communauté religieuse des sœurs de la Présentation se constitue.

Une première chapelle est érigée en 1833. Ne subsiste de cette période qu'un fragment de décor mural. La grande chapelle de style néoclassique actuellement visible est construite de 1841 à 1845, consacrée en 1848. L'ordre des Sœurs de la Présentation quitte Manosque en 1904. L'ancien couvent et la chapelle connaîtront différents temps d'occupation liés à des activités diverses et variées, jusqu'à leur rachat par la ville de Manosque en 1983 et 1984.

L'ensemble de l'édifice est classé au titre des Monuments historiques en septembre 1987.

L'*Apocalypse* de l'artiste Carzou, œuvre peinte monumentale installée dans la chapelle, est inaugurée en 1991. C'est à cette occasion que la Fondation Carzou est créée.

Après plusieurs années riches en projets artistiques et culturels, cette dernière est dissoute au

début de l'année 2023. La communauté d'agglomération Durance Lubéron Verdon prend alors en charge la gestion du site qui devient « Centre Carzou ».

En septembre 2024, sur proposition du Centre Carzou, le collectif de la revue *Filigranes* occupe l'espace de la chapelle pour y animer un atelier d'écriture. C'est donc en totale immersion dans l'*Apocalypse* de Carzou que les participants à ces ateliers ont échangé, erré, expérimenté, exprimé et griffonné sur des bouts de papier des mots, des pensées, des phrases, autour du thème « Monde réel / Mondes imaginés : une correspondance ».

Un temps d'écriture extraordinairement fertile, animé par le collectif de la revue, sous l'œil bienveillant d'Icare, imposant, ailé.

Collaborateurs d'un jour, participants et membres du collectif ont accepté de donner suite à cet exercice de style en travaillant à l'élaboration d'un numéro spécial de la revue dans lequel le lecteur retrouverait une restitution des productions écrites

Cursives : cursif, ive : adj. 1792 ; coursif ; 1532 ; latin médiéval *cursivus*, de *currere*, courir. I. Qui est tracé à la main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M.Cohen), Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive. II. Fig. V. Bref, rapide. Style crsif. (Le Petit Robert).

réalisées lors des ateliers ainsi que d'autres propositions issues de collaborateurs de la revue.

Aujourd'hui, le recueil voit le jour, rendant hommage de la plus belle des manières à la pensée singulière, créative et onirique, de Carzou.

L'Apocalypse de Carzou

En juin 1987, la ville de Manosque et Carzou entérinent officiellement leur collaboration. L'artiste s'engage à réaliser un ensemble monumental sur le thème de l'Apocalypse de Jean, composé de peintures et de vitraux. Carzou s'approprie le volume et les espaces de la chapelle de la Présentation pour composer son Apocalypse. La proposition artistique de Carzou n'est pas une transcription littérale du texte, mais un moyen de raconter l'histoire de l'humanité, une épopée civilisationnelle, passée, présente, et de se projeter dans une perspective future proche du récit d'anticipation. Ces grandes séquences narratives baignent dans un univers pictural sublimant chaque scène, soutenues par un décorum anxiogène.

Carzou, à travers son *Apocalypse*, invite le public à redécouvrir des épisodes historiques, percevoir des entités chimériques et laisser libre cours à l'expression de ses émotions. La richesse et la diversité des thèmes évoqués dans son œuvre confrontent chaque visiteur à sa propre expérience de vie. C'est dans

l'acception du terme « apocalypse », *l'apokalypsis* grec, dévoilement, révélation, que Carzou déploie son univers. Entendons ici la définition de Baudoin Decharneux (2021) :

« L'idée d'apocalypse suggère qu'un message particulier a été donné à une personne (visionnaire) afin qu'elle témoigne de faits accomplis ou inaccomplis demeurés secrets pour le plus grand nombre ».

En entrant dans la chapelle, le visiteur découvre *l'Apocalypse* de Carzou. Il contemple des toiles peintes, montées sur châssis pour les principales séquences et collées directement sur les murs, les piliers, et, dans les recoins, les alcôves, pour les fragments plus intimistes. L'œuvre est agrémentée de trois vitraux. La première impression, au contact de l'œuvre, est un sentiment de submersion provoqué par un panache de couleurs, de formes géométriques, de verticalité, de traits, le tout couronné par un ciel immuable, omniprésent, d'un bleu sacré cher à l'artiste. Puis le regard s'arrête progressivement sur des compositions laissant entrevoir un discours plus complexe.

Trois grands ensembles peuvent être observés, empreints d'une forte arménité, puisant dans une esthétique des cultures et des paysages du monde, des campagnes françaises aux étendues orientales en passant par les chemins vénitiens. Les principales séquences sont

soutenues par la mise en avant de figures féminines, traduisant la pensée de Carzou pour lequel l'humanité sera sauvée par la femme, l'homme étant à ses yeux la source des destructions et des drames ayant marqué les grandes périodes de notre Histoire. Des figures religieuses sont présentes. Elles articulent récit et symboles évoquant peut-être - le saura-t-on un jour ? - un ésotérisme pictural.

L'artiste propose une lecture *dextrorsum* de son installation. Le visiteur découvre tout d'abord, dans la partie Est de la chapelle, les ruines d'une civilisation, le chaos, des guerriers et des morts. Carzou positionne son propos au-delà d'un discours idéologique pour dénoncer les grands massacres perpétrés par l'humanité. De retour dans la nef centrale, face à l'abside, le visiteur voit son cheminement interrompu par une imposante Vierge, corps féminin nu, symbolisant une transition entre la violence d'une époque révolutionnaire et un renouveau. Sa réflexion s'achève dans une dernière grande séquence accordée à la renaissance de la nature et de la civilisation, à l'exploration du cosmos, et à la reconstruction de la Jérusalem céleste.

Son travail trouve encore aujourd'hui un écho saisissant avec l'actualité, comme un rappel à nos consciences que l'Histoire nous impose des cycles de trouble, de destruction et de doute.

La poésie en tout point de vue

Chez Carzou, la poésie de l'imaginaire et du fantastique est issue du regard qu'il porte sur le monde réel. À sa manière, il appréhende l'histoire de sa famille, de ses contemporains et celle des générations futures. Imaginer, c'est mettre en images. *L'Apocalypse* de Carzou, c'est la beauté des corps, des personnages, des costumes, des soldats, des spectres énigmatiques, des figures fantomatiques de la Première Guerre mondiale qui déambulent dans des uniformes devenus des costumes traditionnels orientaux. Les conflits, les morts, les champs de bataille. Une valse d'astronautes, des amoureux vénitiens, des figures de la commedia dell'arte, des personnages bibliques et mythologiques intrigants. L'industrie, les satellites, les déserts terrestres, le désert lunaire. Carzou dépeint le merveilleux dans le chaos.

« *La réalité est riche, et pour moi, toute chose me paraît baigner dans une lumière extra-terrestre. C'est ce mélange de rêve et de réalité qui me poursuit. Je voudrais extraire cette magie qui existe en toute chose.* » (propos recueillis par Florent Fels, *Carzou*, 1959)

L'œuvre de Carzou est une recherche incessante de l'art de la divination cimentée par un malaise existentiel. Il n'a jamais souhaité être identifié comme un surréaliste. Pourtant, une certaine affinité intel-

lectuelle existe avec les représentants des mouvements d'avant-garde et il ne serait pas absurde d'inscrire la pensée de Carzou dans la lignée d'auteurs comme Philippe Soupault autour d'un champ lexical et d'une inquiétude mystique commune.

« Il serait doux de mourir/ si la lumière d'un seul coup ne montait/ vers cet instant, si cette aurore qu'on n'attendait plus/ n'apparaissait très loin/ dans le silence J'écoute et j'attends/ des yeux immenses et cette voix/ qui sans larmes/ affirme/ qu'enfin le temps est venu/ d'espérer/ Alors les cloches/ les mille cloches/ de l'espace et du temps/ annoncent ce jour éclatant... »
(Extrait de *Sang Joie Tempête*, Soupault, 1934-1937).

Carzou est certainement l'un des rares artistes de sa génération à s'être retiré très tôt, dès la fin des années 1930, des chemins de l'abstraction. Cependant, et malgré son attachement à une tradition figurative, ses représentations relèvent souvent d'une ascension fantasmagorique nourrie de formes géométriques. Déjà en 1957, dans ses œuvres réalisées pour l'exposition parisienne initiatique *Apocalypse*, il infuse cette confusion entre le réel et le possible. Dans un décor de paysages désertiques décortiqués par la main de l'homme, signes de temps possiblement révolus, il accompagne notre pensée dans le passage de l'existant à l'illusion d'une métaphore.

Carzou est un témoin de son temps, un ethnographe qui sillonne la France et de nombreux autres pays, observant les sociétés et leur horizon. Porté par une angoisse profonde, il fait d'une cheminée de centrale nucléaire un élément graphique essentiel. Il extrait la poésie du quotidien qui glisse sous nos yeux, observant acteurs et architectes d'un monde qui se meut, marqueur d'une civilisation.

Sa démarche se situe dans un espace intermédiaire, à la croisée de différents mouvements et styles artistiques. Là où certains de ses confrères cherchent à embellir la réalité du monde par la quête d'un abstractionnisme exacerbé, Carzou témoigne avec son esthétique, et une certaine spontanéité, d'une réalité sociétale. Le journaliste Arnould de Liedekerke dira de Carzou « *qu'il aime la S.N.C.F., l'imaginaire et les villes d'eaux à la morte-saison* ».

Architecte de formation, Carzou joue avec le "point de vue" qui trouve une place fondamentale dans son œuvre, au sens propre comme au sens figuré, à la fois dans sa représentation plastique et sa projection intellectuelle. La sémantique rattrape l'équation mathématique, la ligne de fuite cadrant la chorégraphie des architectures et des paysages. La ligne de fuite, la fuite en avant, le temps, l'accélération, le progrès, la chute, l'incontrôlable, l'oubli.

La perspective des édifices et des chemins de fer est aussi la profondeur d'un futur proche.

L'Apocalypse de Carzou, bien qu'étant une œuvre peinte, constitue la quintessence de l'expression du trait. Par ce trait, il représente l'écriture et le dessin. La vibration des machines, la verticalité des structures métalliques, des pylônes, des fusées, la rigidité et la contorsion des personnages, des piques, des pointes hérissées. Le mouvement de son trait est celui d'une plume, une plume frénétique qui multiplie les lignes, les systématise. L'objectif : composer une œuvre déroutante en exposant les traits-fonds de l'humanité.

Son *Apocalypse* est sans conteste l'expression d'un refuge lui permettant de se tenir à l'écart d'une proposition artistique contemporaine dans laquelle il ne se reconnaît plus. Oui, les papiers sur Carzou évoqueront les références connues du grand public comme Delvaux, Buffet, Botticelli, Dalí, qui seront pour la plupart justifiées. Mais il aura marqué son temps, car fidèle à sa pensée artistique, peintre comme passeur, comme témoin d'une époque, témoin de l'Histoire, ce qui lui conférera définitivement le statut d'artiste populaire.

Carzou a cerné ce que seraient les grands enjeux du XXI^e siècle. Il n'aura de cesse d'évoquer un certain pessimisme au regard de l'évolution du comportement de ses semblables, sans pour autant exprimer un renoncement. « *Je crois qu'après un sursaut aussi terrible que celui d'une destruction atomique, une autre humanité pourrait surgir, une humanité pourvue de sagesse et de connaissance (...)* » (propos recueillis par Martine Cadieu, *Panorama du Monde*, 1958).

Au final, il offre au grand public, à travers son *Apocalypse*, une représentation majestueuse de notre monde, sombre ou lumineuse (d'aucuns choisiront) extraordinairement intemporelle, monde qu'il a habité, auquel il aura survécu... un temps. Habiter l'apocalypse par la poésie, l'apocalypse comme maison commune, comme espace de création et exercice de pensée pour interroger les mondes à venir.

Jérôme Rigaud – Responsable du
Centre Carzou en 2024.

Références bibliographiques

• Decharneux Baudoin, *L'Apocalypse, approche philosophique d'une pensée énigmatique*, éditions Académie royale de Belgique, 2021.

• Fels Florent, *Carzou*, éditions Pierre Cailler, 1959.

• Soupault Philippe, *Georgia, Épitaphes, Chansons*, éditions Gallimard, 1984.

Biographie de Jean Carzou

Karnik Zouloumian naît en 1907 à Alep en Syrie alors dans l'Empire Ottoman. Son nom d'artiste verra le jour de la contraction de son prénom et de son nom, KAR-ZOU. Son père est photographe. À sa mort, Carzou, sa mère et sa sœur, partent rejoindre la famille maternelle au Caire, en Égypte. Il fait de brillantes études au lycée arménien du Caire.

En 1924, ses résultats lui permettent d'obtenir une bourse pour aller étudier à Paris à l'École Spéciale d'Architecture dont il sortira diplômé en 1930. Il se rend régulièrement au Louvre où il admire les toiles d'Ingres. Il s'inscrit en autodidacte dans les académies de Montparnasse (La Grande Chaumière) et décide de se consacrer uniquement à la peinture.

Il s'oriente d'abord vers l'abstraction géométrique, approche le surréalisme, mais bien vite il construit son univers personnel. En 1930, il débute au Salon des Indépendants. Parmi d'autres activités alimentaires (affiches, dessins de tissus), il collabore durablement à la presse quotidienne et hebdomadaire comme dessinateur satirique.

En 1936, il se marie avec Jeanne Blanc, qui prendra le nom de Nane Carzou. Peinture, musique, littérature et politique sont au centre de leur vie. Nane Carzou écrira des livres que l'artiste illustrera.

À la déclaration de la guerre, ils se réfugient à Prades puis en Bourgogne. Après dix ans de participation aux différents salons, le succès de Carzou est au rendez-vous. En 1939, première exposition particulière à la galerie Contemporaine, rue de Seine. En 1953, le salon des Peintres Témoins de leur Temps organise un référendum auprès du public pour savoir quel tableau les visiteurs aimeraient posséder : "La promenade des amants" de Carzou, emporte le plus grand nombre de suffrages. Deux ans après, un sondage effectué par la revue *Connaissance des Arts* le place parmi les dix meilleurs peintres de la génération d'après-guerre.

Carzou acquiert une célébrité publique dans le monde du théâtre avec ses décors et costumes : *Les Indes Galantes* de Rameau en 1952 à l'Opéra de Paris, *Le Loup* pour Roland Petit en 1953, sur une musique d'Henri Dutilleux, puis *Giselle* à nouveau à l'Opéra en 1954 et *Athalie* à la Comédie-Française en 1955. Deux expositions connaîtront un grand retentissement, Venise en 1953, entièrement consacrée à la ville, et *Apocalypse* en 1957.

En 1959, Carzou part aux États-Unis pour le vernissage de sa première exposition à New-York, à la galerie Wildenstein. Les années 60 et 70 confirment sa célébrité.

Partout dans le monde, sont présentées des expositions de son œuvre gravée. Il entreprend l'illustration de nombreux auteurs : Audiberti, Camus, Follain, Hemingway, Gracq, Ionesco, Poe, Rimbaud, Shakespeare, Verdet, Verne, etc.

À l'étranger, les expositions s'enchaînent ainsi que les voyages : Japon, Liban, Suède, Suisse, Russie. Carzou se rend plusieurs fois en Arménie. En 1968, l'exposition « Figures Rituelles » marque l'avènement des tonalités rouge et orange dans son œuvre ainsi qu'une hiératisation définitive des scènes issues de son imaginaire.

Le temps des honneurs commence : il devient officier de la Légion d'Honneur et Commandeur des Arts et Lettres et du Mérite.

En 1976 il est juré au Festival de Cannes. L'année suivante il est élu à l'Académie des Beaux-Arts. Lors de son intronisation, il prononce un discours très discuté sur les tendances contemporaines de la peinture et attaque le cubisme : "Picasso n'est pas un peintre".

Il préfère Claude Lorrain, Watteau et Dali tout en aimant acheter les œuvres de ses contemporains figuratifs, notamment celles de Maurice Boitel.

En juillet 1986, François Léotard, ministre de la Culture, inaugure le musée Carzou à Vence, qui fermera quelques années plus tard.

À l'âge de 78 ans, Carzou entreprend une gigantesque *Apocalypse* pour décorer la chapelle de la Congrégation des Dames de la Présentation à Manosque, inaugurée en 1991. À cette occasion la Fondation Carzou est créée. Plus de 600 m² de peinture reprennent et développent les thèmes visionnaires de l'exposition de 1957.

Sa dernière grande exposition thématique, consacrée à Versailles, circule de 1994 à 1995 de Paris à New York jusqu'à Osaka et Tokyo.

En mars 1998, sa femme Nane décède. Il se retire alors auprès de son fils Jean-Marie et de sa bru à Saint-Aquilin. Il décède à Périgueux en Dordogne, à l'âge de 93 ans.

Il repose au cimetière de Montparnasse à Paris.

«Unir le passé et le présent»
Le mot d'Ara Mkrtchian
Consul général de la République d'Arménie à Marseille

Dans une diaspora comme la nôtre, la figure de l'artiste joue un rôle central. Non pour dire ce que nous sommes à notre place, mais pour faire entendre notre voix autrement, là où les mots parfois ne suffisent plus. Carzou, à sa manière, a offert à la culture arménienne un visage visible dans le monde. Par son art, il a inscrit notre présence dans le récit universel. Pour beaucoup d'entre nous, ses œuvres ne sont pas seulement admirées : elles sont ressenties. Elles réveillent une mémoire intime, une fierté tranquille, et rappellent que l'art, au-delà des frontières, reste l'un des lieux les plus puissants de la transmission. Carzou n'a pas peint pour les Arméniens : il a peint depuis eux, et c'est précisément ce qui fait la portée de son rayonnement. Son art transcende les frontières géographiques, offrant un regard unique sur l'âme arménienne à travers ses couleurs vibrantes et ses compositions évocatrices. Pour les Arméniens, Carzou représente bien plus qu'un peintre renommé ; il incarne une forme d'expression artistique qui unit le passé et le présent, offrant une résonance profonde et intime avec notre histoire collective.

Սփյուռքում արվեստագետի կերպարը կենտրոնական դեր ունի: Ոչ թե նրա համար, որ մեր փոխարեն ներկայացնի մեր ինքնությունը, այլ որպեսզի այլ կերպ հնչեցնի մեր ձայնը, որտեղ երբեմն բառերը բավական չեն: Գարգուն, ներկայացրել է հայ մշակույթն աշխարհին նոր տեսանկյունից, իր արվեստով նա մեր ներկայությունն արձանագրել է համընդհանուր պատմության և ժառանգության հյուսվածքներում: Նրա գործերը մեզ ոչ միայն հիացնում են, այլ հաճախ ստիպում են մեզ դրանք վերապրել՝ արթնացնելով ներքին հիշողությունը, հպարտությունը, և հիշեցնում, որ արվեստը մեր զգացմունքների ամենազորավոր արտահայտումներից մեկն է: Հարկ է նշել, որ Գարգուն չի նկարել հայերի համար, նա փոխանցել է մեր ազգի ոգին ու զգացմունքները, և հենց դա է ներկայացնում նրա արվեստի խորությունն ու տևականությունը: Հայերի համար Գարգուն շատ ավելին է, քան պարզապես ճանաչված նկարիչ. նա մարմնավորում է արվեստի մի ձև, որը միավորում է անցյալն ու ներկան՝ խորը և անձնական արձագանք հնչեցնելով մեր հավաքական պատմության հետ:

A.M



Photographie de Xavier Lainé
de la sculpture de Carzou à Manosque

L'imaginaire, une autre langue pour le réel

*Chaque fois que je rencontre une de vos toiles
ou un de vos dessins, mon cœur est pris.*
(Extrait de la Correspondance de Jean Giono à Jean Carzou)

*La réalité est riche, et pour moi, toute chose paraît baigner
dans une lumière extra-terrestre.
C'est ce mélange de rêve et de réalité qui me poursuit.*
Jean Carzou

Quand le réel change de langue, il n'est plus terre à terre du seulement vivre mais terre à ciel d'un nouvel âge. Il est une parole, une vision qui nous mène au-delà des apparences. Et de ce réel en vêtue d'imaginaire, le cœur saisi ne peut se déprendre. Il appartient alors aux regards d'avancer en ce réel visionnaire, tel un enfant faisant siens les paysages offerts. Des paysages comme des fables qui sont autant d'interrogations du connu par le merveilleux. Fables imagées où se révèle le réel, sa part d'insoutenable, sa part de beauté, toutes choses oubliées de nos regards absents. Toutes choses mises au jour par l'imaginaire, cette langue des poètes et des peintres.

Ils sont quatre souffles d'acier déchirant le ciel, sur terre les maux de l'humain. Ils sont quatre sous le bleu, fervents immortels, à leurs bouches les mots du divin. Ils sont et avec eux nous sommes funambules oscillant entre l'obscur et le limpide, l'ombre et la lumière où la couleur du ciel est celle d'un grand silence. Où la couleur du ciel ne dit plus le vivant mais l'attente solitaire d'une fin. Hors espoir s'impose un chemin de peur, un chemin de douleurs où nombreuses sont les croix. Ici la mort avance, la vie recule. La machine prend le pas sur l'humain. Ici l'on souffre et chacun de scruter l'horloge, ce temps compté, décompté, temps replié sur lui-même en attente d'une grâce.

Fatalité n'est pas loi. Livre clos sur la révélation, vient alors l'instant vierge. Temps suspendu d'une Vierge en lumière sœur d'Aphrodite. Lumière pour un chemin renaissant. Le chemin-femme, chemin-mère qui enfante toutes chairs dans le don total, de la vie pour la vie, de la vie par la vie, jusque dans la mort, cette mort fertile : nourricière des enfantements, nourricière du voyage infini. Terre et ciel en héritage, éclot la Femme-jardin, l'Arbre-mère et ses premiers fruits retrouvés seront un chant pour les cœurs, une pomme pour les âmes. Seront de nouvelles joies, de nouveaux rêves et des voyages célestes.

Champs clos de la vision, la chapelle en est le réceptacle. Elle est le lieu de l'offrande faite aux regards par le voyant, peintre-poète, cet artisan du dire en imaginaire. Des couleurs, des formes et des lignes aiguës, pleines ou déliées, structurent l'espace, dialoguent entre elles et l'œuvre s'invente innervée du réel, d'un réel plus expressif qui libère au cœur de l'œuvre sa magie insoupçonnée. Donner à voir par l'imaginaire le merveilleux qui existe dans le réel et quel qu'il soit : obscur ou lumineux, telle est la voie du peintre, témoin visionnaire de son époque.

B.P.
2025

(Sur *L'Apocalypse*, de Jean Carzou
Chapelle du couvent de la Présentation, Manosque)

Où est le paradis ?

*Tout ce que nous ne savons pas
Vit encore comme les braises sous la terre
L'Incendie ne s'éteint jamais. Il se tait.
Incendire : Qu'est-ce qu'on emporte ?
Hélène Cixous (p.145)*

Zoom avant

Tout ce que nous ne savons pas vit-il encore sous les rails du quai, tes rails à toi, Carzou ? Se prolonge-t-il faisant radicelle, rhizome, souche ? Vers où vont-ils ? Où allons-nous ? D'où venons-nous ? Qui sommes-nous à tes côtés ?

Tout ce que nous ne savons pas se cache-t-il dans les fils télégraphiques, mais quelles paroles s'y échangent ? Quels silences ouïr ? Nous taire ? Savons-nous entendre encore la catastrophe, campés aux marges du précipice ? Savons-nous, en ce jour de septembre 2024, discerner plus finement ce qui est advenu ? Le temps a passé, mais ton histoire, Carzou, peu à peu figurée, est notre propre histoire. Mais, nous demandons-nous, et te disons-nous : écrire et peindre suffit-il ?

Et la cage que tu dessines, je la connais bien, Carzou. J'y suis moi aussi entré, enfant. J'ai connu la délicieuse inquiétude de celui qui s'installe sur le toboggan. Joie, peur, cris fusaient autour de nous. Vers quels jours de colère, *dies irae*, vers quels cieux d'orage ensemble nous déportions-nous... ?

Et encore, cette raffinerie, que fait-elle là ? Qu'abandonnes-tu dans ses cuves, comme si, de tout cela un jour futur nous ferions litière : obscure matière humaine, rapine, pillages, viols, meurtre par balles, et pire encore.

Que comprenons-nous de tes choix, Carzou ? Cet être botticellien que tu esquisses sous nos yeux, cette femme, mère et amante, l'aimes-tu toujours ? Qu'espérais-tu d'elle ? Qu'attendons-nous des anges ?

Zoom arrière

J'ai longtemps cherché à l'arrière de très hauts murs dans la chapelle à Manosque. J'ai longtemps tenté de comprendre le rouge et le noir du feu en toi, là où, à la nuit tombée, les univers se déchirent. Teintes célestes, encre sépulcrales. Chiens et loups. Catacombes sous la surface de l'œuvre. Quels espaces de pensée, opacités profondes, émotions à fleur de peau, cherchais-tu à faire naître en nous ? Ne sommes-nous pas tous nés de ce même drame ?

Mais de salle en salle, passant de panneaux en panneaux et absides encore, je ne trouvais qu'accumulation de signes et signifiants, pléthore, saturation. Quels fils tirais-tu tandis que tu peignais ? À quoi tentais-tu d'échapper ? Trop de sens ne tue-t-il pas le sens dans la pensée du regardeur ?

Mais le poète, et sa question...

*¿Adónde el Paraíso,
sombra, tú que has estado?"
Pregunta con silencio.¹*

Témoins que nous sommes, nous reviendra-t-il, plus tard, face à l'œuvre une nouvelle fois entrevue, de nourrir en nous, devant son interrogation, face à sa peine, notre détermination à lui opposer un radical silence ? Lui signifier notre doute, notre désarroi, respectueux pourtant du travail de création. Tout œuvre n'est-elle pas crise mais aussi fenêtre ouverte sur de possibles mondes nouveaux ?

M. N.

¹ *Où est le Paradis/ Ombre/ toi qui as été ? Question et silence.* (Rafael Alberti, *Sobre los ángeles*).

L'Olympe n'est pas à vendre

Zeus, le cheval vainqueur des jeux olympiques, trône maintenant sur la terrasse du Mucem, musée dont les Marseillais sont si fiers.

Depuis quelques jours il prend ses aises, monture sans cavalier entre ciel et mer, presque transparent à travers la dentelle de béton pour nous rappeler les Olympiades où il a triomphé l'an dernier dans une somptueuse parade à Paris.

Quelle ruse de guerre l'a projeté là, où sommes-nous ?

Je cherche donc l'Olympe, Ulysse, Hélène et leur prestigieuse épopée, mais non, nous ne sommes pas des Troyens ébahis.

Des touristes nostalgiques tournent inlassablement autour d'un cheval d'acier échappé d'une écurie de timbre-poste, un nommé Zeus qui a perdu son mystère en cours de route, qui n'est ni creux ni en bois, ne dissimule aucun guerrier et ne piège aucun marseillais bien né.

Ce n'est qu'une sculpture orgueilleuse, prétendument de feuille d'argent qui tente de prolonger sa victoire, quand il chevauchait la Seine. Que nenni !

C'est en fait un petit robot obéissant qui s'agite quand on lui donne une pièce, un tas de ferraille qui montre aux enfants son cul désossé contre cent sous, du toc !

Zeus, le dieu dont la colère s'entend jusqu'au Frioul, l'aurait-il reconnu ?

Qui l'a baptisé ainsi ?

Le tragique des Anciens n'atteint décidément pas le Vieux-Port.

Hypothèse optimiste :

Disons qu'un des Cavaliers de l'Apocalypse a dû se faire la malle, traversant ciels et mers : la mythologie est bourrée d'astuces pour fuir le destin, même les enfants sidérés en redemandant.

A.A.

Marseille, avril 2025

Je marchais

... Je marchais ; m'avançais toujours plus ; seul, sans repères, épuisé, j'avançais. Les jours se mêlaient aux nuits, faisant et défaisant les paysages sans cesse en mouvement. Rien ne pouvait plus m'empêcher, je quittais le chemin dessiné, ce chemin qu'ils avaient décidé ; je m'égarais dans ce monde tronçonné. J'avais fait le choix de m'évader de ces entrailles de mensonges, ce lieu où plus rien ne résistait, où le monstre commençait déjà à nous dévorer. Je fuyais. Les couleurs s'effaçaient, le soleil lui aussi s'effaçait, la lune avait disparu. Je m'étouffais en courant dans ce champ labouré où la semence ne germerait plus. Le noir m'envahissait. Je somrais dans le néant... Le jour se levait à peine sur ma nuit et je devais rejoindre un groupe ; reprendre ensemble le porte-à-porte pour rencontrer l'autre, chez lui.

O.B.

La tour des cauchemars et des rêves perdus

(Poème lovecraftien en alexandrins)

Pauvre Anyanka s'est échouée dans les ténèbres,
Mauvais sort venu d'une agression funèbre ;
Bien inspirées celles qui font du self-défense !
Belle Anyanka préféra une autre science,
Celle des ouvrages interdits et sacrés
Où elle apprit formules et signes secrets
Grâce auxquels ses paroles et pas pondérés
Lui ouvrent les chemins des mondes éthérés,
Places où elle cherche la tour insolite
Écrin des nébuleux et obscurs monolithes
Dédiés aux jumeaux Hypnos et Thanatos.
Pour l'atteindre, Anyanka maîtrise les mots
Qu'il lui faut pour se protéger, *dolcissimo*
Psalmodier : "Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn"
Et franchir le bosquet d'argent des éléagnes,
Les statues des Dieux Anciens, de Daoloth
À Bast et Nodens, en passant par Azathoth.
Effrayantes visions, pourtant protectrices
Face au jardin alentour peuplé de malices :
Arbustes cisailés aux formes incongrues
Chimères de poulpes, d'éléphants et de grues,
Créatures issues de l'art des topiaires
Qui, de leurs yeux de fleurs, vous épient, meurtrières.
Au ciel étoilé court une lune gibbeuse
Qui teint d'ocre une tour de grès rouge hideuse ;
Elle explore du faste palais les étages
Trouvant un sphinx de bronze à la figure sage ;
Des lèvres de la lionne sort le silence
Accompagné de rouleaux de papyrus rance.
Anyanka sait les glyphes de ces parchemins,
Elle comprend donc qu'ils lui montrent le chemin
Des frises du rez-de-chaussée qu'elle décrypte
Pour trouver le mécanisme secret des cryptes
Ceint de mosaïques en faïence et porphyre :

Divine Thétis, Naiades, Sylves, Zéphyr.
Ici, un lac, là, un fleuve : le Phlégéthon,
Plus loin, les chutes d'Icare, de Phaéton.
Puis, dans le marbre et le jade, Anyanka décèle
L'opaline figure de l'ange Azraël
Encerclée de ses ailes dans son noir suaire
Qui, une fois pressée, ouvre le sanctuaire.
Anyanka parvient jusqu'à une vaste pièce
Contenant un échiquier géant et ses pièces.
Elle salue d'une révérence et demande
Le droit de passage : elle offre en guise d'offrande
Aux rois rassemblés un brin de sa nudité
Déclenchant des reines quelques velléités
Sans conséquences pour l'avenante sorcière
Qui franchit cette dangereuse poudrière,
Emprunte une galerie au sol de rocaïlle
Bordée de têtes olmèques et de Moais.
Anyanka gagne alors une terre de steppe
Où s'érige une statue de Nyarlathotep
Encadrée de deux noirs coruscants obélisques.
D'invoquer leur ministère elle prend le risque.
Avec leurs mystères, elle veut se venger :
Dans le rêve de son époux, cris et danger,
Un couteau de cuisine pointé, elle fait front
Contre le monstre mortifié par cet affront.
Elle lui répond et franchit le Rubicon,
Elle qui sait par cœur le Necronomicon :
D'une lame onirique, brise son fatum,
D'une imprécation, congédie son fantôme.
Sortie de sa longue nuit, elle est informée
Du décès de son époux, aux traits déformés :
Anyanka pleure et se réjouit de la fin
Des souffrances de son aimé mari défunt.

D.T.K.

L'œuf de Pâques

Shirin s'était réveillée dans le donjon. Elle était toujours dans la même réalité : confinée, enfermée dans un palais qui n'était pas le sien et - la barbe !-, le Prince plein de courage et de ruse censé venir la délivrer n'était pas encore arrivé au niveau 3. Elle était coincée dans le jeu, elle voulait en sortir, elle voulait sortir du jeu.

La veille, Shirin avait fait une découverte. Le programme dans lequel elle évoluait était comme un miroir sans tain. Alors qu'elle sirotait son énième thé à la rose, elle le vit. Comment pourrait-elle l'appeler ? Son créateur ? Oui, c'est lui qui lui avait donné la vie, avec ses 0 et ses 1, ses algorithmes et son langage crypté. Son programmeur ? À moitié. Elle n'était programmée qu'à moitié puisque son destin pouvait être modifié par les choix du joueur invisible, par les décisions qu'il ferait prendre au Prince Bahran. Son concepteur ? S'il l'avait conçue, ce n'était pas *in vitro*, ni *in vivo*. Elle était née d'un cerveau brillant qui utilisait ses bits avec beaucoup d'inventivité. Quand Shirin l'avait vu pour la première fois, ce n'était pas un respect filial qu'elle avait ressenti... Elle s'était dirigée vers la fenêtre, occultée par de lourdes tentures. En bas, dans le petit coin à droite, elle avait aperçu des bouts de code qui traînaient et derrière, en transparence, un homme avec un très grand front et des boucles blondes. On aurait dit un fantôme ou un halo. Elle s'était approchée du codage.

"Que fais-tu là, Shirin ? Je t'avais pourtant dit de ne pas te mettre près de la fenêtre", tonna la voix caverneuse du Grand Vizir.

Shirin sursauta. Elle ne voulait pas que le Vizir qui nourrissait l'intention de l'épouser (berk !) pût découvrir l'œuf de Pâques. Elle revint docilement vers le centre de la pièce. Le Grand Vizir lui prédit encore l'échec de l'entreprise de sauvetage du Prince Bahran. Elle attendrait d'être tranquille pour pouvoir observer plus à loisir cet homme bizarre qui n'était qu'une vision fugitive.

Le lendemain, rassurée par les ronflements du Grand Vizir, elle enveloppa son long voile blanc autour d'elle, retourna vers le bord de la fenêtre en marchant sur la pointe des pieds. Elle regarda les instructions d'un langage inconnu et derrière les chiffres et les figures, le même halo que la veille. L'homme parlait. Elle ne comprenait pas ses mots mais sa voix était chaude. Un sourire très doux faisait naître des rides en corolle autour de ses paupières. Il ne ressemblait pas du tout au Prince Bahran qui devait être en train de se battre pour éviter les piques et autres embûches semées sur son chemin. Il n'avait pas l'air d'un guerrier, plutôt d'un philosophe dans la lune. Elle aimait la

musique de sa voix. Elle le voyait de mieux en mieux, mais lui, est-ce qu'il la voyait, même s'il l'avait créée ? Elle coiffa ses cheveux, lui fit une de ses œillades assassines auxquelles nul homme ne pouvait résister. Elle attendait une réaction mais rien. Il ne la voyait pas.

L'alternative était simple. Ou il arrivait à entrer en contact avec elle, ou elle sortait de ce fichu jeu qui ne l'amuse plus. Tout en triturant le bout de son orteil, elle réfléchissait... Elle pourrait commencer par écrire sur le mur. Si c'était un comme un miroir sans tain, l'homme pourrait lire ses messages. Elle traça avec un pinceau trempé d'or les lettres en persan : "Bonjour ? Qui êtes-vous ?" Le visage de l'homme se releva de son clavier, il avait les plus beaux yeux bleus du monde... Il se rapprocha du mur et écrivit avec son fusain : "Arabe ?" Dans un tremblement, elle traça avec son pinceau : "Non, farsi. Vous connaissez ?"

"Oui, c'est moi qui fais ce jeu. Je parle persan bien sûr. Qui êtes-vous ?" Shirin ne pouvait y croire, elle était arrivée à entrer en contact avec le curieux personnage ! Il lui expliqua qu'elle avait ouvert un Œuf de Pâques, un petit programme qui lui permettait de le voir, lui. Elle manqua d'air.

"Comment je peux sortir d'ici ?" traça-t-elle. Elle vit son sourire, ouvert, gentil, un peu taquin. "C'est prévu, Shirin. Bahrân doit venir vous délivrer. Tout est dans le programme. Ça dépend du talent du joueur."

"Non, je veux sortir du jeu ! Je veux sortir du jeu ! Je veux partir, je veux vous voir..."

"Je suis désolé, Shirin. Je ne peux pas vous faire sortir. Le jeu est programmé jusqu'à la fin. Il est terminé. Je ne peux rien faire."

"Je veux vous voir, je veux vous voir !"

L'homme plissa les yeux une nouvelle fois. Il n'aimait pas faire de la peine et Shirin était si belle. Il avait oublié qu'il avait programmé une femme aussi magnifique. Quelle réussite !

"Je crois que j'ai une idée, Shirin. Attendez cinq minutes (il regardait ses notes impeccablement classées), oui, je vais vous sortir de là. Il faut que je retrouve la ligne du programme, je ferai un patch, je, oui, je..."

Le halo de l'homme disparut. Shirin revint s'asseoir sur le pouf de soie orange et jaune. Et elle attendit, elle avait confiance en lui, il était plein de talent, il réussirait...

F.S.P.

Finalement

Tu serais donc venu
Au monde pour ça,
Pour vendre la terre au plus offrant,
Pour pourrir l'air des plus méritants,
Pour trahir la parole des mourants ?

Tu serais donc né
Au monde pour ça,
Né pour disséminer les horreurs les plus viles,
Pour soutenir les tours les plus abjectes,
Pour écraser de force les vigueurs innocentes ?

Qui donc aurait oublié
De te parler des poètes,
De la puissance de leurs cris depuis les geôles,
Du courage des feux qui réchauffent leur chair,
De leur témérité dans l'épais dénuement ?

Qui donc aurait négligé
De t'enseigner les vœux
Des serfs qui dorment dans les soutes du temps,
Des lèvres qui ont pleuré des années des enfants,
Des enfants privés de paroles et d'horizons ?

Penserais-tu qu'il soit loisible
Que, pour des générations,
Tu entraves l'épanouissement de ceux qui viendront,
Tu mettes à sac l'émergence de nouveaux ravissements,
Tu brises les trêves, les rêves et les espérances ?

Que tu le penses ou pas,
Je grave par ces mots-mords,
Dans la nuit de notre ardeur ruisselante de peurs,
La nécessité de rompre avec l'impact de tes actes,
L'impérieuse nécessité de mettre un terme à la mort

Par étranglement des souffles neufs,
Par effacement des voix vives
Dans leur élan de vivre, de rire,
Pour que toujours nous maintenions
Ce désir de mettre un pied devant,
Puis un autre,
Avec d'autres,
Nos mains soutenant
Maintenant.

G.A.

Ouvrir la perspective des rêves

(Carzou contre toute attente)

*Passons de l'autre côté. À toujours.
Là où l'on se reconnaît entre frères du vivant -
dans une intensité persévérante.
Zeno Bianu, Prendre feu*

I

C'est une nuit d'éclairs et de tumulte
À l'horizon indépassable des apparences
Parmi les rails et les déraillements
Souviens-toi de nos festins d'insouciance

Nous vivions à cœurs battants
Ouvrant les portes du désir
Les coquelicots de l'enfance
Se faisaient lumière
Illuminant l'ombre portée
D'un monde en effondrement

Je t'ai vue dans l'ombre
Ouvrir tes bras protecteurs
Aux enfants – aux âmes perdues
Ta beauté solaire
Stoppait net les pas cadencés

Ici s'ouvre un monde
La frondaison s'éclaire
D'un geste d'amour
Tu obstrues l'affût des canons

II

Équilibre du monde/déséquilibre de l'esprit

En quelles divinités encore se fier
Puisque déserts gagnent
Derrière les silos/radioactivité/étincelle
Et puis vie où la beauté rayonne
D'univers clos à monde ouvert

Dans cette nuit —
— Désastre — Hurllement
Chaos sans fin (du moins à ce qu'ils disent)

Assis au bord de ce déséquilibre
Funambule
Entre mots tendus
Entre désert et oasis
Éphémère vision
Te voilà étincelante
Vie qui après nous vivra
À moins que
Nous revenions à la source

Vent debout — l'avenir

X.L.

(Manosque, 28 septembre 2024-18 mars 2025)

S'abonner à *Filigranes*

FRANCE Normal (3 numéros)	30 €
FRANCE Soutien (3 numéros)	46 €
ÉTRANGER Normal (3 numéros)	33 €
ÉTRANGER Soutien (3 numéros)	46 €
BIBLIOTHÈQUES (2 numéros / un an)	25 €
Chèque à <i>FILIGRANES</i> (Code IBAN sur demande)	

Commander d'anciens numéros

- « Voies détournées » (N° 116)
 - « Lié, délié » (N° 115)
 - « Vent debout » (N° 114)
 - « Dans la forêt des songes » (N° 113)
 - « Le chêne et le roseau » (N° 112)
 - « Humus » (N° 111)
 - « Qui tient l'appareil » (N° 110)
 - « Champ/hors champ » (N° 109)
 - « À l'échelle » (N° 108)
 - « Ça peut toujours servir » (N° 107)
- Le numéro + frais de port : 15 €

Écrire pour *Filigranes*

Les prochains thèmes sont à découvrir sur le site de la revue.
Filigranes ne publie que des textes courts (4000 signes max.),
 en relation avec les thèmes annoncés.
 En savoir plus : <http://filigraneslarevue.fr>
 Nous écrire : [filigraneslarevue\(arobase\)laposte.net](mailto:filigraneslarevue(arobase)laposte.net)
 (Bien indiquer votre nom et courriel sur le fichier du texte)

Filigranes - Revue semestrielle

Hors série : « Monde réel, mondes imaginés » - septembre 2025
 Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
 Odette NEUMAYER (Co-fondatrice † 2013)
 Les Amis de *Filigranes* - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 -
 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal - 3^e trimestre 2025

Dépôt chez l'imprimeur : septembre 2025
 POLYPLAN - 83000 TOULON